

# Staline avec nous?

Georges Nivat\*

**RESUMO:** Este ensaio tem como foco essencial analisar a complexa trama política e ideológica que marca o pensamento filosófico, político e social da Rússia contemporânea. A discussão e o confronto crítico de ideias e reflexões teóricas (divergentes e convergentes, russas e estrangeiras) sobre a história, o pensamento e a sociedade russas norteiam este texto e encaminham a análise para uma ampla percepção sobre os mecanismos ideológicos, que regem, em particular, uma releitura da figura de Stálin e de certos princípios stalinistas (como o patriotismo, por exemplo), operantes nos rumos atuais da história russa. O texto se debruça também sobre a análise de escritores da literatura russa contemporânea, dentre os quais a escritora bielorrusa, Svetlana Alexiévitch, ganhadora do prêmio Nobel de Literatura, em 2015.

**RÉSUMÉ:** Cet essai recherche essentiellement à approcher la complexité idéologique de la pensée philosophique, politique et sociale de la Russie contemporaine. Le débat critique des idées et des réflexions théoriques (divergentes et convergentes, russes et étrangères) sur l'histoire et la société russes oriente ce texte et guide une analyse vers une ample perception des mécanismes idéologiques actuels, qui lèvent, entre autre, à une relecture de la figure de Staline et de certains principes stalinistes, comme l'exacerbation du sentiment patriotique, à l'œuvre dans l'évolution du gouvernement aujourd'hui au pouvoir. On y trouvera également des développements sur l'importance de certains écrivains russes contemporains, parmi lesquels l'écrivain biélorusse Svetlana Alexiévitch, Prix Nobel de Littérature 2015.

**Palavras-chaves :** literatura russa, história russa, contemporaneidade  
**Mots-clefs:** littérature russe, Histoire russe, contemporanéité

\* Georges Nivat est professeur émérite à l'Université de Genève. Auteur d'un grand nombre de livres, d'essais et d'articles sur la littérature, la culture, l'histoire et la pensée russes. Traducteur de plusieurs auteurs russes vers le français, parmi lesquels André Biély et Alexandre Soljenitsyne.

L'auteur remercie Iouri Basilov (Saint-Petersbourg) et Nikita Kri-vochéine (Paris) pour leurs bons et amicaux conseils.

**L'**attribution du prix Nobel de littérature à Svetlana Alexiévitich a provoqué en Russie des réactions mitigées. A cela plusieurs raisons. L'auteur est un auteur russe, elle n'écrit jamais en biélorusse, contrairement à certains de ses compatriotes aînés auxquels elle se réfère comme Vassyl Bykov qui s'auto traduisait. Difficile à «classer», elle est «libérale» dans ses déclarations publiques, mais son œuvre a trouvé refuge à Moscou, chez un éditeur russe, et elle est interdite de vente à Minsk. De plus, en la couronnant, le jury du Prix Nobel semblait découronner la littérature de fiction, qui, en Russie, est encore souveraine des esprits. Il existe en Russie un certain nombre d'auteurs contemporains nobélisables: Mikhaïl Chichkine, ou Lioudmila Oulitskaïa par exemple. La revue publiée sur la Toile, *Gefter*, et rédigée par des disciples du sociologue soviétique Mikhaïl Gefter (1918-1995)<sup>1</sup>, a organisé un dialogue sur l'attribution du Prix Nobel de littérature à Svetlana Alexiévitich. Une idée fondamentale de Gefter était que la Russie n'avait jamais été capable de penser la liberté en soi, mais seulement la «liberté contre». Distinction fondamentale chez le penseur anglais du libéralisme, Isaiah Berlin, et reprise par les disciples de Gefter..

Sans attaquer Svetlana Alexiévitich frontalement, le débat de la revue *Gefter*, s'ouvre par l'affirmation qu'elle «n'a pas un gramme de fantaisie et pourtant tout chez elle est inventé.» (Alexandre Filippov) Une façon de dire que c'est son magnéto- phone qui écrit le livre, mais que le montage des citations ne répond pas aux critères de l'historien, elles sont à l'évidence «retouchées» pour entrer dans le canevas général du livre. Genre nouveau, ou pas, les puzzles de Svetlana Alexiévitich ont évolué au cours de son œuvre, *les Cercueils de zinc*, ou *La supplication*

---

<sup>1</sup> Un ouvrage de Gefter sur l'économie russe à la veille de la première guerre mondiale avait été désavoué par le Parti en 1970, faisant de lui une sorte de dissident auréolé.

*de Tchernobyl* sont certes des puzzles de citations, de paroles récoltées chez les mères des soldats tombés en Tchétchénie ou les veuves des tout premiers «pompiers-liquidateurs» qui ont à la hâte construit le premier sarcophage du réacteur fissuré de Tchernobyl, mais ils n'en sont pas moins des œuvres poétiques, tant l'émotion y est forte. Les voix recueillies font texte, émeuvent, conduisent sur un chemin de douleur et de *metanoïa*. Ce qui explique que *La Supplication* ait connu tant de mises en scène au théâtre, de par le monde entier. Mais son dernier ouvrage, intitulé en français *La fin de l'homme rouge* - en russe «Vremja Second Hand», qu'on peut traduire par «une époque pour brocanteur», ou «une époque d'occasion» (le mot *Second Hand* vient bien sûr de l'américain) - applique la même méthode du montage d'interviews, mais à un corps social infiniment plus vaste, et de ce fait l'édifice est plus problématique, tant du point de vue historien que du point de vue littéraire. Mais il est clair que le Nobel récompense l'ensemble de l'œuvre, et par conséquent avant tout *La Supplication*.

Le genre pratiqué par l'écrivaine de Minsk n'est pas de son invention, mais elle lui a donné une émotion très particulière. Lioudmila Oulitskaïa a de son côté rassemblé récemment un recueil de témoignages similaires sur les enfances staliennes. L'ouvrage s'intitule *Enfance en 1945-53: demain viendra le bonheur* (non traduit). Ce sont soit des contemporains de l'écrivaine, soit des enfants de contemporains. Tous décrivent les attentes immenses, la vie de la «cour» (comme fit Vladimir Maximov dans son magnifique roman-reportage de 1971 *Les sept jours de la création*). Oulitskaïa, a invité ses contemporaines à lui écrire des lettres racontant leurs enfances staliennes; elle en reçut plus de mille, et nous livre un choix de ces documents. Leur tonalité l'a fortement étonnée. «J'ai passé de nombreuses heures avec ces documents naïfs, sans arrière pensées. J'y ai trouvé de grands exemples de compassion et de miséricorde. Après lecture et relecture des lettres reçues je fus prise d'un sentiment de profonde sympathie et solidarité avec ce peuple parmi lequel je vis. Sans doute pour la première fois de ma vie. Dans ce grand nombre de gens j'aperçois néanmoins des visages, la plupart me sont infiniment proches, il y en a que

j'ai aimés, et certains me sont apparus comme des maîtres, des justes. Jusqu'à présent les actes de grande cruauté du pouvoir à l'égard de son peuple – les invalides et les vétérans de la guerre, les orphelins, les vieillards - faisaient pour moi obstacle, m'empêchant de voir le tableau dans son ensemble et ce n'est que maintenant que j'ai que j'ai compris ce nœud énigmatique qui noue les meilleures qualités avec les pires chez notre peuple, ce sont ces pires qui apparaissent chez ses représentants, une fois qu'ils sont nantis d'un pouvoir sans limite ni contrôle, si petit soit-il.» Oulitskaïa s'étonne du contraste, c'est pour elle une découverte. Berdiaev l'expliquait par l'embaillotement barbare des nouveau-nés en Russie, d'autres par l'absorption totale dans le futur au détriment du présent. Pouchkine s'en désespérait, écrivant en 1836 à son ami Piotr Tchaadaïev, dans une lettre en français qui ne fut pas envoyée du fait de la répression qui s'était abattue sur l'auteur de la Première *Lettre philosophique*: «Il faut bien avouer que notre existence sociale est une triste chose. Que cette absence d'opinion publique absence d'opinion publique, cette indifférence pour tout ce qui est devoir, justice et vérité, ce mépris cynique pour la pensée et la dignité de l'homme, sont une chose vraiment désolante.» Mais Pouchkine réfutait néanmoins le pessimisme de Tchaadaïev sur l'histoire russe et ses mauvais choix, ajoutant cette précision capitale: «Je vous jure sur mon honneur que pour rien au monde je n'aurais voulu changer de patrie, ni avoir d'autre histoire que celle de nos ancêtres, telle que Dieu nous l'a donnée.» Ludmilla Oulitskaïa, lorsqu'elle s'émerveille de la lumière au fond des ténèbres de la cruauté russe, rejoint évidemment Pouchkine sur ce point capital.

Il y a dans le recueil d'Alexiévitch également un constat de schisme psychologique profond. Elle nous emmène dans une sorte d'immense décharge, où les chiffonniers du socialisme russe ont rassemblés des êtres humains «aux délais de péremption dépassés», qui se sentent jetés au rebut. Un de ces personnages déclare à Svetlana: «Nous sommes tous des parias, tous!» Un autre évoque un échange de prisonniers entre Finlandais et Soviétiques pendant la guerre finno-soviétique de 1939-1940: «Eux se sont embrassés, les nôtres ont été traités

comme des ennemis» Tous ont dû mentir, tous ont l'impression d'avoir figuré dans des farces tragiques, ils ont tous, comme dit une femme «des sacs entiers de malheur» Seulement voilà, même ces sacs sont à revendre aujourd'hui. Le malheureux qui a gâché sa vie aux chantiers des terres vierges où l'on dormait tout habillé sur le sol gelé chante aujourd'hui les rengaines sentimentales du très stalinien Lebedev-Koumatch, rue du Nouvel Arbate, devant les touristes, en se laissant photographier par les étrangers et en tendant la sébile...

Alexiévitch rassemble un peuple de pauvres hères «second hand» qui aimaient vivre sous un empire qui s'est évanoui, qui ont aujourd'hui l'impression de vivre dans un dépotoir. Le vétéran de la guerre jeté hors d'un restaurant de la gare de Kiev à Moscou râle «C'est comme en Amérique autrefois: interdit aux nègres et aux chiens!» Puis ajoute songeusement: «On était un grand pays»

Ce grand pays, c'est celui de Staline beaucoup plus que celui de la Révolution - trop lointaine, trop internationaliste - alors que Staline a rendu la Patrie, les galons, le bonheur de vivre, le sport spectacle, et même la politique spectacle, plus un semblant de vie religieuse (à partir de 1943), sans parler d'une morale sexuelle quasiment victorienne... Svetlana Alexiévitch a rassemblé ces hommes qui se sentent au rebut de l'histoire. Mais la datation de ces interviews est peu stricte, la mosaïque brodée par l'auteur mélange des strates de temps et de société. Bien sûr ce qu'il en ressort est en définitive une plainte, un gémissement social: on nous a tout pris, Un des témoins les plus étonnants lui dit: «Je regarde la télévision, j'écoute la radio, Il y a de nouveau des riches et des pauvres! Les uns bouffent du caviar, ils s'achètent des îles et des avions, et les autres n'ont pas de quoi se payer du pain blanc. Mais ça ne va pas durer longtemps! On va y revenir à Staline! La hache est toujours là, elle attend son heure!»

Ce témoin n'a pas lu *The Icon and the Axe* (La hache et l'icône), le livre de l'historien américain James Billington, mais son propos l'illustre à perfection. Du dépotoir à la superpuissance le chemin est court, mentalement parlant. Un des rescapés du

stalinisme proclame: «la Russie, ou bien c'est une superpuissance, ou bien elle n'existe pas...» Cette Russie superpuissance, elle a bien failli disparaître, sont persuadés un grand nombre de ceux qui votent pour Vladimir Poutine et qui ont applaudi à la reprise de la Crimée (mais sont plus dubitatifs devant la guerre en Syrie). Et c'est d'ailleurs cette conviction qui amena l'écrivain Soljenitsyne à recevoir chez lui le deuxième président de la Russie (alors qu'il exérait le premier: Eltsine).

Alexiévitch touche également à la nostalgie de l'empire: «On était tous soviétiques, la paix et l'amitié entre peuples soviétiques régnait, puis, en quelques jours on est devenus géorgiens, arméniens, abkhazes, on a fait les pogromes de Soumgaït (un quartier du grand Bakou)». Une femme juive qui s'est cachée dans un grenier de voisin pour échapper à la furie des tueurs déchaînés, qui cherchaient les Arméniens, pas les Juifs, rumine ce passé de folie dans le livre de Svetlana Alexiévitch: «Nous pensions que le bien triomphe toujours, mais ce n'est pas vrai du tout... Il faut que je m'arrête un moment. J'en tremble de tout mon corps. Pendant des années je me suis battue contre les communistes. Et maintenant j'ai des doutes: Autant aurait valu que nos vieilles momies aient continué à nous gouverner et à s'accrocher des étoiles de bronze sur la poitrine, qu'on ait continué à ne pas voyager à l'étranger, sans possibilité de lire les livres interdits, sans manger de pizzas, cette nourriture des dieux, mais au moins cette petite fille serait restée en vie.» Dans une conversation mémorable que j'eus avec Marlen Korallov<sup>2</sup>, il s'étonnait lui aussi que l'Amitié entre les peuples se soit volatilisée comme un fantôme: en Ossétie, en Abkhazie, du jour au lendemain - voilà qu'on jouait au football avec des têtes coupées...

En 1918, réfugié au monastère de la Trinité Saint-Serge où il mourait lentement de faim, Vassili Rozanov s'étonnait également que l'empire des tsars se fût écroulé en deux jours, «trois peut-être». Il en fut de même sept décennies plus tard.

---

<sup>2</sup> Marlen (acronyme de Marx-Lénine) Korallov (1925-2012) fut condamné à 25 ans en 1949, n'en fit que six, fut réhabilité en 1955, publia des livres sur Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sans jamais oublier son camp de Kenguir, un des plus durs. Il intervient très souvent dans la cadre de Mémorial, publia des souvenirs.

Un des «hommes rouges» de Svetlana Alexiévitch déclare: «En classe on nous apprenait surtout à aimer le camarade Staline. Ma première lettre, c'est à lui que je l'ai écrite, au Kremlin. Il nous paraissait si beau, le plus bel homme de la terre. Nous nous disputions même pour savoir qui donnerait le plus grand nombre d'années de sa vie pour une seule journée de Staline.» L'orpheline abandonnée par sa mère et soumise à un régime de caserne ne rêvait que d'entrer au Komsomol pour lutter contre les ennemis invisibles qui voulaient détruire notre vie si merveilleuse... «Je savais comment vivre sans maman, mais sans Staline?»

Beaucoup de livres sont venus depuis la fin de l'URSS expliquer comment on vivait sous Staline. Il y a eu les historiens, les nouvelles générations, représentées par Oleg Khlevniouk, qui a travaillé dans les archives, au fur et à mesure qu'elles s'ouvraient, puis se fermaient. Son ouvrage *Le patron Staline et l'affirmation de la dictature stalinienne*, paru en 2010 précise ce que fut la «révolution stalinienne», à partir de 1929, fondée sur la collectivisation forcée, la guerre contre la paysannerie, l'établissement de normes et d'objectifs économiques complètement déraisonnables, et la naissance de ce que Khlevniouk baptise «le pragmatisme de crise»: Staline remodèle le Politburo, éloigne ses pairs, met en place des nouveaux sur qui il a plein pouvoir, double le Parti par le Gouvernement, puis forme un Comité de défense qui ne siégera jamais *in corpore*. C'est lui personnellement qui accélère ou modère la machine à déporter et à tuer du NKVD, faisant monter Ejov, puis le destituant, lançant la campagne de la «réconciliation sociale» (les ci-devant obtiennent le droit de vote), et faisant surgir le fantôme de la «cinquième colonne» (un concept emprunté à Franco et réapparu de nos jours).

Les recherches de Khlevniouk concluent très nettement que l'impulsion venait pour les répressions comme pour le rythme de l'industrialisation toujours d'en haut, que l'idée de certains historiens occidentaux d'une base qui en réclamait toujours plus, d'une terreur dont le centre aurait perdu le contrôle, est un mythe. Staline dirige tout, même les opérations d'exécution. Le

mécanisme de sa conquête du pouvoir et apparition, de son développement, de son penchant vers le sadisme est bien démontré, appuyé sur des documents d'archives. Khlevniouk montre aussi que même si en 1931 le pays, réduit à la famine, était près de se révolter, le Politburo lui-même n'a nullement connu de fracture. En 1936 Nikolaïevski, l'éditeur en exil du *Messenger socialiste*, avait par la publication d'une «Lettre d'un vieux bolchevik» lancé cette révélation. La veuve de Boukharine, dans ses Mémoires, démentira catégoriquement ces confidences qu'aurait faites Boukharine lors de sa venue à Paris en 1936, à la veille de son procès spectaculaire. Et Khlevniouk conclut que rien ne confirme ce schisme du Politburo entre «modérés» (conduits par Kirov) et «staliniens». La sujétion à l'hypnose n'était pas que le fait des simples bâtisseurs et combattants du socialisme.

Un ouvrage comme celui de Khlevniouk n'est certes pas lu par les personnes qu'interviewe Alexiévitich, mais ils ont souvent lu le livre du général Dimitri Volkogonov, paru au début des années de la perestroïka, *Triomphe et tragédie, portrait de Staline*, suivi d'un second portrait en deux tomes en 1992. Volkogonov était un général arriviste et un propagandiste patenté; ses ouvrages qui déboulonnaient l'idole sans aller au fond du problème firent beaucoup pour troubler les esprits. Un personnage d'Alexiévitich déclare: «Il a trahi son serment militaire». Volkogonov est mort en 1996, mais reste très présent sur la Toile, ainsi que les ouvrages qui choquèrent lors du déboulonnage de Staline: *Les Enfants de l'Arbate*, d'Anatoly Rybakov, les pièces de Chatrov, les films de Nikita Mikhalkov comme *Soleil trompeur* (en trois parties). Soljenitsyne et son *Archipel du Goulag* est l'objet constant d'attaques hargneuses sur la Toile. Sa veuve a confectionné une anthologie des meilleurs chapitres de l'œuvre (trop longue pour le lecteur d'aujourd'hui alors qu'hier, en cachette, on l'empruntait ou on le louait sous le manteau pour le lire en trois jours et trois nuits!). L'ouvrage est dans les programmes scolaires, mais son auteur reste attaqué comme un traître, un officier qui a trahi, un délateur au service du KGB.

En août 2015 une statue de l'écrivain fut inaugurée à Vladivostok, la première grande ville russe où il fit un discours lors de son retour en 1992. Le lendemain la statue se retrouvait avec une pancarte: «Judas» accrochée au cou. Le «jeune staliniste» auteur de ce haut fait connut une gloire instantanée. La veuve et les enfants s'adressèrent alors publiquement aux habitants de la capitale de la ville: «Nous divisons avec une légèreté aveugle nos concitoyens entre «les nôtres» et «les traîtres». Et nous n'avons pas encore débattu pour de bon sur les crimes du régime communiste, ni fait acte de contrition, refusant de «remuer ce qui est trop pesant» Mais faute de le faire nous allons encore souvent entendre crier au loup.»

Le parti communiste postsoviétique et son chef historique Guennadi Ziouganov ont entrepris une réhabilitation de Staline, avec des aides inattendues comme celle de l'institut Zinoviev qui prolonge la pensée du logicien satiriste des *Hauteurs béantes*. Alexandre Zinoviev était devenu à la fin de sa vie un ami personnel de Ziouganov. Lequel est l'auteur d'un ouvrage sur Staline et l'époque contemporaine. Pour le 60ème anniversaire de la mort de Staline furent organisées en 2013 des conférences, la *Pravda* consacra tout un numéro à la réhabilitation de l'homme d'Etat, de l'économiste, du généralissime, et même du poète lyrique (en géorgien). Staline nous est nécessaire pour notre passé comme pour notre futur dit le journal, citant une enquête où 49 pour cent des Russes répondaient que la Russie avait besoin d'un nouveau Staline. A l'été 2016 un nouveau musée consacré à Staline vient d'être ouvert à Penza, alors qu'il n'existe pas dans toute la Russie de musée de l'Union soviétique. Le Musée historique de Moscou, sur la place Rouge, interrompt sa fresque au début du 20ème siècle, tel qu'il était lorsque Chtchoukine lui donna sa collection de manuscrits.

Toutes les librairies sont pleines des ouvrages sur Staline, en particulier ceux de Serge Kremliov. Ses ouvrages ont des titres parlants: *Les Judas du kremlin, ou Comment on a trahi l'URSS et vendu la Russie*, *Les sept victoires de Béria*, ou encore *Le nom de la Russie Staline*. «Aujourd'hui son personnage est complètement falsifié.» Kremliov attaque tous les auteurs

d'ouvrages sur Staline depuis la perestroïka et d'autant plus après la perestroïka, en particulier les deux frères Medvedev. Il rectifie aussi toute l'histoire russe: on dit que les Russes ont fait appel aux Varègues (les Vikings), c'est faux, ce sont les Varègues qui sont venus d'eux même proposer leurs services de mercenaires à la riche Russie kiévienne... *L'opritchnina* d'Ivan le Terrible était une armée royale... Au premier Congrès des écrivains le décompte par nationalités donne 243 Slaves et 113 Juifs...

La télévision donna pour ce même anniversaire un film en six parties sur Staline, fait avec talent par Vladimir Tchernychev avec l'aide de l'historien Yuri Joukov, nomenclaturiste du bon vieux temps et auteur de *L'autre Staline*. Le Staline autre, c'est celui que l'on veut cacher depuis la déstalinisation, le grand entrepreneur, le grand stratège, celui qui a restitué la vie normale et le bonheur de vivre au peuple soviétique. Car «Le film Staline est avec nous» n'est pas loin d'opposer Staline et sa «révolution» à Lénine et la sienne. Restituer à la Russie la famille, l'histoire patriotique, l'art, le bonheur de vivre, puis la religion à partir de 1943 distingue en effet le stalinisme du léninisme. Le film a des séquences critiques du dictateur, et comporte des épisodes prenants et traités de façon nouvelle: l'interrogatoire de l'assassin de Kirov, le «complot du Kremlin», en 1937, avec les deux servantes trop bavardes, qui permettent de faire tomber Ejev, l'interrogatoire de ce dernier, ses aveux d'écarts sexuels ou encore les prodiges de flatteries du vieux poète kazakhe Djamboul («Hymne à octobre», «Chant du preux Ejev», «Notre Kirov»). Toujours Djamboul retombait sur ses pattes et rebondissait plus haut encore dans son hystérie «orientaliste». Mais le film, en montrant la vie intime de Staline, son anxiété en apprenant l'assassinat de Kirov, sa résolution pendant la guerre (non, il ne s'est pas caché et ne s'est pas planqué dans sa datcha pendant dix jours le soir du 21 juin 1941), en justifiant le pacte avec Hitler, en montrant une sorte de dépouillement et de grandeur de l'homme réussit à le rendre sympathique sans cacher les côtés dictatoriaux. Le refrain du film est «Mais pourquoi est-il toujours avec nous? Pourquoi contraint-il les uns à le diviniser, les autres à le haïr?»

Les manuels d'histoire élaborés durant les années 1990 ont été peu à peu retirés. Le principe du manuel unique a fait couler beaucoup d'encre. Les manuels (dans trois maisons d'éditions) ne sont pas encore sortis pour toutes les classes, et ne sont pas identiques, mais ils observent la ligne générale donnée par le président Poutine en février 2013: «une conception unique, un enchaînement logique ininterrompu de l'histoire de la Russie, le respect de toutes ses pages». Le patriotisme est donc leur ligne générale, Or la continuité n'est pas vraiment inscrite dans l'histoire russe. La grande querelle sur l'origine de l'Etat russe, autrement dit l'origine non slave de cet Etat, et de la première des deux dynasties russes, celle des Riourikides, (comme d'ailleurs celle des Romanov à partir de Catherine II), fut une des raisons de l'arrestation de l'étudiant Andreï Amalrik aux temps de la dissidence soviétique, et nous venons de voir qu'aujourd'hui encore elle fait l'objet d'un révisionnisme surprenant quand on songe qu'il s'agit d'un événement du Xème siècle. Les infanticides, parricides et tsaricides dont l'histoire russe est jalonnée font également problème, tout comme le phénomène des très nombreux imposteurs ou faux tsars qui jalonnent l'histoire russe entre la mort de Boris Godounov et le supplice de Pougatchev en place Rouge en 1775.

Qui plus est, toute la période soviétique fait maintenant problème. Même le chef de l'Etat a du mal à homogénéiser ses propres déclarations. En janvier 2016, il a même déclaré devant l'Académie des Sciences que Lénine lui semblait responsable de la destruction de l'URSS en élaborant cette fédération socialiste qui devait s'écrouler en 1991: «C'était poser une bombe sous l'édifice appelé Russie, et elle explosa plus tard.» Depuis longtemps Vladimir Poutine avait déclaré que les accords de Bielovièj en 1991 furent une catastrophe (entérinant cette explosion), mais voilà Lénine déclaré le responsable! L'hostilité enfin manifeste au fondateur de l'Union soviétique explique sans doute le maintien au programme des écoles russes de *l'Archipel du Goulag* (version abrégée). Or tant que *l'Archipel* est enseigné, la rupture provoquée par la terreur communiste (pas seulement stalinienne) reste expliquée.

Ce qui ne l'est pas, c'est la déroute de l'Armée rouge durant les deux premières années de la guerre. Le culte de la Victoire est à présent la seule idéologie officielle et active, occultant toute allusion au bilan désastreux des deux premières années de guerre. C'est d'ailleurs ce qui fait le lien avec le régime soviétique finissant, puisque ce culte est né sous Brejnev, est devenu incantatoire, s'est emparé de toutes les générations, allant de la crèche à la maison de vieux. Certains opposants parlent de possession démoniaque par la Victoire, ou «pobiédobiéssié». D'une façon plus générale la double amnésie provoquée au XXe siècle par le bolchevisme, puis par son implosion reste largement occultée et inexplorée. La Victoire de 1945 est la principale source d'«idéologie» active en Russie aujourd'hui, enseignée et glorifiée; l'impressionnant monument de Poklonnaja Gora à l'ouest de Moscou commémore «La Victoire»: c'est un immense parc avec un obélisque, une église orthodoxe consacrée à saint Georges, une synagogue et une mosquée, c'est là qu'est fêtée chaque 9 mai la victoire sur l'Allemagne, à l'endroit où Napoléon avait contemplé Moscou et vainement attendu qu'on lui apportât les clés de la ville.

Paradoxalement c'est à la fin de l'ère soviétique que les textes les plus critiques des aspects inhumains de la stratégie de Staline avaient paru. Ce sont les textes de Viktor Astafiev, en particulier *Maudits et tués vous serez*, ou encore de Valentin Raspoutine comme sa nouvelle sur un déserteur revenu se cacher près d'Irkoutsk, *Vis et souviens-toi*. On a l'impression que ces grands textes n'auraient plus aujourd'hui l'accueil qu'ils ont eu en début de perestroïka. La Grande guerre patriotique fait l'objet de livres réquisitoires comme ceux de l'historienne Narotchnitskaya, dont l'objectif principal est de relire l'histoire pour défendre les positions soviétiques, justifier le pacte Ribbentrop-Molotov, les annexions qui sont suivies. Montrer *Qu'avons-nous fait de notre victoire?* était un premier objectif. Récuser le récit occidental du déclenchement de la Deuxième guerre mondiale en est un deuxième. Enfin comparer les diktats du Conseil de l'Europe à ceux de la Troisième Internationale...

Dans l'ouvrage collectif qu'elle a dirigé, *Lire la partition de la Seconde guerre mondiale*, il s'agit de relire la partition jouée par les occidentaux pendant cette guerre. «Aujourd'hui qu'en Europe, dont «la liberté, l'honneur et la paix» ont été rachetés par notre sang russe et notre armée soviétique, une armée que cette Europe avait accueillie dans ses capitales avec un enthousiasme frénétique, on proclame l'Union soviétique un monstre totalitaire pire que le Reich nazi. Le Parlement européen, foulant aux pieds le droit international et la Charte de l'ONU désigne les îles Kouriles comme territoire «sous occupation russe». L'Assemblée parlementaire du Conseil européen adopte une résolution qui condamne les crimes des régimes totalitaires communistes». Le Pacte soviéto-germanique du 23 août 1939, baptisé par «l'impudent» historien Ernst Nolte «pacte de la guerre» devient l'objet central de la révision patriotique de l'histoire écrite par les Occidentaux. Que Staline ait été cynique ou imprudent n'est pas important: l'essentiel est que le pacte voulu par Staline non seulement a momentanément sauvé l'URSS, mais surtout a préservé pour l'avenir les intérêts fondamentaux de la Russie face au plan démoniaque de l'Occident d'arracher l'Europe de l'Est de l'orbite soviétique. «C'est précisément pour cela que le pacte Molotov-Ribbentrop de 1939 représente l'échec le plus cuisant de la stratégie anglaise pour tout le XXème siècle».

Ainsi le pacte devient l'axe même de la victoire russe du XXème siècle et de la stratégie de Staline, de sa clairvoyance. Aujourd'hui, les ouvrages de l'historien américain Timothy Snyder *Bloodlands*<sup>3</sup>, puis *Black Earth*<sup>4</sup>, viennent apporter des lumières nouvelles sur l'occupation allemande de l'Europe de l'Est (territoires polonais, baltes, soviétiques, avec pour certains lieux «mal placés» double ou triple occupation - allemande, puis soviétique, puis allemande, avant le retour de l'URSS). C'est une thématique presque absente de la littérature russe, de l'historiographie. Un ouvrage est venu, en 2012, aborder le sujet en Russie: «*Ca y est, les Allemands sont arrivés*», le

---

<sup>3</sup> *Bloodlands: Europe between Hitler and Stalin*, 2010.

<sup>4</sup> *Black Earth: The Holocaust as History and Warning*, 2015.

*collaborationnisme volontaire en URSS pendant la période de la Grande Guerre pour la Patrie.*<sup>5</sup> Il s'agit moins d'une étude générale sur ce sujet dangereux, que de la publication de deux textes de «collaborateurs». Le plus intéressant est intitulé «Journal d'une collaborante». Journal écrit par une femme qui vivait à Tsarskoe Selo, était amie avec le couple Ivanov-Razumnik. Ivanov-Razumnik était l'auteur d'une *Histoire de la pensée sociale* parue en 1906, puis avait été un activiste SR (socialiste-révolutionnaire), l'éditeur et ami des poètes Blok et Biely, était parti en Allemagne, à sa demande, en tant que Volksdeutsch en 1941. L'auteure du Journal partit elle aussi en Allemagne. Le texte fut écrit en Allemagne, après la guerre, publié en 1954 à Francfort sur le Main par la revue des Solidaristes russes en exil «Grani». Le Journal débute en juin 1941 par les mots «Est-ce que vraiment le jour de notre délivrance s'approche?» Les illustrations montrent des femmes courant au devant des libérateurs allemands dans les rues de Krasnodar. Le second texte est d'un directeur d'école resté sous les Allemands, et qui se plaît à souligner que «quatre millions de soldats et officiers se sont rendus aux Allemands, 70 millions sont restés en territoire occupé, des dizaines de milliers ont pris les armes du côté allemand, et qu'il y en aurait eu beaucoup plus si les Allemands l'avaient bien voulu».

Ces ouvrages viennent à contre courant de la politique que mène le ministre de la culture, Vladimir Medinski, ancien élève de l'Institut moscovite des Relations internationales, et grand pourfendeur, dans des ouvrages et émissions de télévision sur des faux mythes qui encombrant la mémoire russe: l'ivrognerie, ou le penchant à voler, ou la «prison des peuples». Les ouvrages patriotiques du ministre ont souvent été des best-sellers, par exemple *La véritable histoire de la Russie de Riourik à Pierre (2009)*. Medinski préside la Société russe d'histoire de la guerre, institué en décembre 2012 par décret du président Poutine pour développer le patriotisme. Les ministères de la Culture et de la Défense entrent tous deux dans la direction de la Société.

---

<sup>5</sup> «Svershilos'! Prishli nemcy» *Ideinyj kollaboracionizm v SSSR v period Velikoj Otechestvennoj Vojny*. Sous la rédaction de O.V. Budnickij et G.S. Zelenina. Edition de l'Encyclopédie politique russe. Moscou, 2012.

L'Académie des Sciences dont la fondation remonte à Pierre Ier, et qui n'a jamais exclu Sakharov de ses rangs, est aujourd'hui encore un lieu de relative résistance. A Moscou son Institut d'Histoire mondiale publie un tome écrit en commun avec des collègues allemands sur *Russie-Allemagne, Jalons d'une histoire commune dans la mémoire collective*. On y aborde des chapitres difficiles, comme la pacte germano-soviétique de non-agression ou la culture soviétique en DDR. Tous les chapitres sont écrits par une paire russo-allemande d'auteurs, sauf six, où la collaboration a échoué. le XXème siècle. A Saint-Pétersbourg l'Institut d'histoire nationale a été le 1er mars 2016 le théâtre d'un événement qui a fait grand bruit: la soutenance de la première thèse en Russie sur l'Armée du général Vlassov. Son auteur, Kirill Alexandrov, jeune historien connu pour des publications précédentes sur le même sujet, en particulier dans *l'Histoire de la Russie XXème siècle* rédigée par Andreï Zoubov<sup>6</sup>, a travaillé dans les archives russes et étrangères, étudié plus d'une 160 dossiers d'officiers de l'Armée de libération russe. L'annonce de la soutenance a été violemment critiquée, et accompagnée de virulentes attaques. «Le général traître a été réhabilité», ont déclaré sept signataires, dont deux hommes d'église. Sur l'exemple des dossiers étudiés l'auteur a montré que le collaborationnisme des prisonniers russes ralliés à Vlassov était essentiellement nourri d'antistalinisme et qu'une moitié des «vlassoviens» venait de l'émigration. Malgré les pressions, et même une plainte déposée pour «propagande de la guerre d'agression», le directeur de l'Institut a tenu bon, le Conseil scientifique a attribué le titre de docteur à la quasi

---

<sup>6</sup> *Istorija Rossii. Tom I: XX vek 1894-1939*, Moskva, 1909, 1032 pages. *Tom II: XX vek 1939-2007*. Moskva 2009. L'ouvrage rassemble 44 collaborateurs; certains étrangers, sous la direction d'Andreï Zoubov, professeur à l'Institut moscovite de Relations internationales, mais qui a perdu son poste suite à un texte protestant violemment contre «l'agression russe en Ukraine». L'ouvrage a paru à 5000 exemplaires aux éditions Astrel de Moscou. L'architecture de ce livre est très innovante. La fracture de la Russie au XXème siècle entre une Russie émigrée et une Russie soviétique est beaucoup plus soulignée et étudiée que dans les ouvrages soviétiques ou même occidentaux. La «guerre pour la Russie, octobre 1917 – octobre 1922», la «guerre soviéto-nazie», la «tragédie de l'Holocauste», le «pacte Ribbentrop-Molotov», la «préparation de Staline à une Troisième guerre mondiale qui n'eut pas lieu», la «dégradation du totalitarisme communiste» sont des thèmes que l'historiographie russe antérieure ne connaissait pas sous cette forme.

unanimité. Mais il faut encore l'enregistrement à Moscou, et la publication du texte. L'épisode est, dans le contexte d'aujourd'hui, remarquable<sup>7</sup>, et fort encourageant.

Voir émerger de tels textes dans une collection pour grand public et voir la soutenance de thèses d'histoire sur de tels sujets est nouveau dans le contexte actuel. Car officiellement le ministre de la culture considère que l'histoire, telle qu'on doit l'enseigner dans les écoles, doit avant tout former des patriotes. D'ailleurs d'autres publications concernent l'armée de Vlassov. Par exemple «Notre guerre pas vraiment la nôtre», journal d'un officier russe de la Wehrmacht, 1941-1942, de Rostislav Zavadskij. La préface d'Oleg Beïl dessine les contours de l'engagement de volontaire russes venus de l'émigration dans l'armée allemande et les armées des alliés de l'Allemagne. La publication se veut, elle aussi, un apport à l'étude du collaborationnisme. Zavadskij s'engagea dans la brigade SS «Wallonie» de Degrelle. L'auteur de la préface et publicateur du texte, place son étude sous l'égide du philosophe Iline, qui est un peu le philosophe officiel de la Russie actuelle. Sa lecture a été recommandée par le président Poutine. Iline écrivit à son ami l'écrivain Chmeliev, en émigration lui aussi: «Beaucoup d'émigrés naïfs ont attendu de Hitler le rapide écrasement des communistes et la libération de la Russie. Ils raisonnaient «l'ennemi de mon ennemi est mon allié» Mais en réalité l'ennemi de mon ennemi peut être mon pire ennemi. C'est pourquoi les patriotes clairvoyants ne doivent pas se faire d'illusions.»

En 2009 le «ministre des crises et urgences», Sergueï Choïgu, un général soviétique originaire de la république du sud sibérien de Tyva, avait proposé une loi mémorielle punissant le dénigrement de la Victoire soviétique sur l'Allemagne nazie. L'affaire fut longuement discutée, la loi proposait essentiellement de punir les dénigreur étrangers, ceux des nouvelles républiques émancipées, qui désignent souvent (dans les républiques baltes avant tout) la période soviétique comme «l'occupation».

---

<sup>7</sup> La soutenance dura neuf heures, un groupe de patriotes formait un piquet devant le bâtiment, la salle était comble. Alexandrov est enseignant dans un lycée de Saint-Pétersbourg et ses élèves étaient venus le soutenir.

Elle fut abandonnée, mais des franges entières de l'opinion se conduisent comme si la condamnation des «dénigreur» allait de soi. L'opposition avec les conceptions mémorielles de l'Ukraine, qui a élevé des monuments à Bandera et fait de lui un héros est évidemment frontale. L'Ukraine a d'ailleurs, elle, légiféré dans le domaine de la mémoire en punissant par la loi les dénigreur de ce qu'elle appelle le «Holodomor», c'est à dire la famine imposée par Staline à l'Ukraine en 1933, qui est puissamment décrite dans le récit de Vassili Grossman *Tout coule*. Le point de vue des historiens russes, celui également d'Alexandre Soljenitsyne était qu'il s'agissait de la version ukrainienne d'un génocide plus large, visant toute la paysannerie du pays.

La décision de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe de mettre sur une sorte de pied d'égalité le nazisme et le stalinisme, prise en 2012, a déclenché des réactions violentes, relançant la campagne pour lutter contre la falsification de l'histoire de la dernière guerre. Tant le speaker de la Douma, Narychkine, que le patriarche Cyrille dénoncèrent les falsificateurs, on les repéra jusque dans les manuels d'école, ce qui provoqua la décision du président d'élaborer un manuel d'histoire unique, fondé sur la défense du passé russe dans toutes ses phases et hypostases. Beaucoup de manuels d'après 1991 ayant été financés par le milliardaire hongrois-américain George Soros, dont le fonds «Société ouverte» a pendant un quart de siècle, depuis 1987, aidé les bibliothèques et intellectuels russes, celui-ci est aujourd'hui officiellement mis en accusation devant la justice russe. Il faut dire qu'au printemps 2015 le parlement a voté une loi interdisant «les organisation non-gouvernementales indésirables», en plus de la loi plus ancienne qui oblige toute organisation russe qui reçoit des fonds de l'étranger à se déclarer «agent de l'étranger». Si elle ne le fait pas d'elle-même, le ministère de la justice en prend l'initiative. Ainsi l'Ecole politique de Moscou, fondée par Elena Nemirovskaya, et qui a formé des centaines d'élus de la Fédération de Russie au débat politique et aux fondamentaux de la science politique est fermée depuis le printemps 2015.

Tout se passe comme si deux Russies coexistaient aujourd'hui autour d'un socle absolument impérissable pour l'heure, la personne du président Poutine, objet d'un culte: la Russie libérale, eltsinienne, qui est sortie sur la place publique à trois ou quatre reprises, surtout en décembre 2011 sur la place Bolotnaya au centre de Moscou. Elle continue de publier, elle dispose encore du journal *Novaya Gazeta*, de la radio *Echo de Moscou*, de la télévision sur internet *Dojd'* (la Pluie), mais elle est d'une part souvent persécutée quand elle se manifeste trop ouvertement (mise en accusation des frères Navalny), d'autre part semble avoir perdu son énergie. L'autre Russie, celle de l'opinion qui ne regarde que les chaînes publiques de la télévision, et donc les débats souvent hystériques organisée par le journaliste Soloviev les dimanches soirs, avec très souvent la participation de l'homme politique Jirinovski qui a proposé que Russie, Roumanie, Hongrie et Pologne reprennent chacune son morceau d'Ukraine, et on verra ce qui restera (l'Ukraine des cosaques de la rive gauche du Dniepr, celle de *Taras Boulba*) ne voit que «cinquième colonne» et falsificateurs œuvrant pour les «révolutions oranges» et leurs inspireurs américains. Autres invités permanents le communiste Ziouganov et l'écrivain nationaliste Alexandre Prokhanov, qui défendit récemment dans un débat avec Jirinovski la mémoire de Lénine. Etranges débats, criards, frénétiques, où les universitaires n'ont pas place, et qui désapprennent à confronter les sources ou les interprétations. L'un crie «le meurtrier de la famille impériale!» l'autre: «l'éducateur de la justice!». On peut ajouter aux meneurs de cette opinion des francs-tireurs qui ont été des opposants acharnés comme l'écrivain Edouard Limonov, qui a fait de la prison, converti au patriotisme stalinien, ou Zakhar Prilepine, ancien opposant devenu farouche partisan des séparatistes du Donbass. Zakhar Prilepine est un auteur doué, son grand roman *le Monastère* récrit l'histoire du camp soviétique de Solovki, un peu comme une sorte de fin de l'Age d'argent, où prélats et intellectuels bagnards organisant des banquets platoniciens dans les anciennes cellules de moines, entre épuisement, planques, meurtres, et accommodements avec les truands.

Le Sénat russe a transmis en 2015 à la procureure générale du pays une première liste dite «stop-liste patriotique» de douze organisations indésirables, et il se propose de la réviser de temps à autres. Le ridicule a été atteint quand le ministère a déclaré «agent de l'étranger» le fonds «Dinastia» de l'homme d'affaire et ingénieur Dimitri Zimine qui a fait donation de sa propre fortune pour financer d'importants projets de recherche fondamentale. Cette chasse aux sorcières ne va pas jusqu'au bout, et par exemple ne s'attaque pas encore frontalement à la société Mémorial, qui est d'ailleurs constituée de dizaines et dizaines de filiales indépendantes, le principal moteur de la déstalinisation du pays, et qui est toujours à l'œuvre. Mais il est clair que Mémorial est en grand danger.

Pour mieux comprendre la trame idéologique du pays il faut peut-être examiner le concept de «monde russe». Il est né du Concile international des compatriotes russes, en 2002. Le fonds qui porte son nom, est présidé par Viatcheslav Nikonov, un historien, petit-fils de Molotov. Il a pris de l'ampleur, publie une fort belle revue, a plus de cent filiales à l'étranger de la Chine au Brésil. Le patriarche Alexis prit part à la fondation. Aujourd'hui c'est une des lignes directrices du nouveau patriarche Cyrille. Le concept de «monde russe» a grandi, s'est trouvé d'antiques racines dans la culture russe: celle de la Russie médiévale, celle de Nicolas Ier (c'est le comte Ouharov qui l'aurait inventé, comme il a inventé la formule ternaire «Autocratie, Orthodoxie et Nation-Peuple»). Il désigne une civilisation complète et autonome, l'équivalent, du fait de l'ambivalence du mot russe «mir» - la paix et le monde- de *pax romana*. Cette *pax rossica* englobe une koinè russe et orthodoxe, qui dépasse même les frontières de la langue russe (le président Poutine a lancé une Année de la langue russe, puis de la Littérature russe), et le patriarche Cyrille vient de présider un Concile du Monde russe, qui a d'ailleurs attribué le Premier Prix du Monde russe au président Poutine «pour avoir préservé la Russie souveraine».

En un certain sens le patriarche règne d'ailleurs sur un territoire plus grand que le président: un territoire canonique qui englobe l'Ukraine, la Biélorussie, les pays baltes où il a plusieurs

paroisses tout en en disputant les autres à Constantinople - et même, on peut dire, le monde entier<sup>8</sup>. Efim Pivovarov, un historien proche du président, définit le Monde russe comme une vaste communauté de trois cents millions d'hommes, et surtout une communauté qui pense de façon conciliaire (librement et consensuellement). Le patriarche fait appel à saint Laurent de Tchernigov (ville d'Ukraine) pour affirmer avec lui: «Russie, Ukraine et Biélorussie, c'est la Sainte Russie». Il y englobe la Moldavie, qui «prie comme nous» et le Kazakhstan. On remarquera qu'on voit réapparaître ici moins l'Eurasie du président Poutine que la terre russe telle que la voyait Soljenitsyne, union spirituelle de tous les porteurs de la langue russe. Est russe «celui qui pense et parle en russe, reconnaît que le christianisme orthodoxe est le fondement de la culture spirituelle russe, ressent sa solidarité avec le destin du peuple russe.» (Déclaration du Concile National russe universel de novembre 2015)

Le Concile en question, comme de nombreux sites ou conférences ou manifestes, s'inquiète de la destruction de cette identité, considère que depuis le 19ème siècle est entamée une séparation artificielle du grand peuple russe en trois identités nationales distinctes. Le concept de «russe» ne doit pas être biologisé, comme l'a fait constamment Lénine dans ses écrits. (Arkadi Minakov considère la langue ukrainienne comme une «novlangue» à la Orwell), la russophobie sévit à l'extérieur de la Russie, mais également à l'intérieur, et la seconde est plus dangereuse que la première... Cet argumentaire sur la russophobie est aujourd'hui marchandise courante, d'ailleurs à l'étranger aussi<sup>9</sup>. On en trouve le couronnement dans les œuvres de Nikolaï Starikov, déjà cité, avec par exemple son nouveau best seller «La liquidation de la Russie. Qui a aidé les Rouges à gagner?» La réponse est: la Grande Bretagne.

---

<sup>8</sup> Il convient de rappeler que Paris va avoir un Centre culturel et culturel russe orthodoxe dont les bulbes dorés seront voisins de la tour Eiffel, donc visibles du monde entier. La prestigieuse cathédrale de Nice a été restituée à l'Etat russe par décision judiciaire française.

<sup>9</sup> Guy Mettan, *Mille ans de russophobie*. Syrtex, Genève, 2015.

La thématique de la continuité historique est au cœur de beaucoup de débats. Faut-il comme le propose le journaliste «populiste» Dimitri Kisilev, adopter le diagnostic à la chinoise sur le bon et le mauvais côté du passé soviétique? Soit, comme il est d'usage en Chine pour Mao, 70 % de bon contre 30 % de nocif? Les philosophes Renata Galtseva et Irina Rodnianskaja s'en indignent dans un article de la revue solidariste *Posev*: Voici qu'on fait du fossoyeur de la Russie historique son nouveau fondateur. «Toutes les actions criminelles menées par le régime stalinien, les voici présentées comme socialement et géopolitiquement justifiées en raison de l'incessant encerclement hostile qu'elle connaît depuis Gotomysl, ce mythologème de «la forteresse assiégée» qui la conduit à blanchir des crimes de masse et à exclure toute forme que ce soit de repentir.»<sup>10</sup> Gotomysl est un héros légendaire de l'ancienne Russie d'avant les Varègues, c'est lui qui aurait fait appel aux Vikings pour «mettre de l'ordre» dans la maison des Slaves de Novgorod. On le retrouve dans un célèbre poème du poète libéral et humoriste du XIX<sup>ème</sup> siècle Alexeï Tolstoï. Mais les deux philosophes n'en sont pas moins chaudement partisans du retour de la Crimée dans le giron de la Russie, autrement dit du recours à Vladimir Poutine.

Cette récurrence des anciennes polémiques du XIX<sup>e</sup> siècle (ou «structures de répétition»<sup>11</sup>) est frappante. Vittorio Strada estime que la Russie est aujourd'hui, comme hier, une énigme en raison de sa situation de frontière de l'Europe: elle est la frontière, une frontière immense, géopolitiquement, culturellement. Elle est à la fois «partie» et «autre». La «russophobie» dénoncée par certains défenseurs de la Russie d'aujourd'hui en est un symptôme. La Russie ne veut pas, et sans doute ne peut pas entrer dans la logique du Parlement européen condamnant à égalité nazisme et stalinisme, elle se refuse à abandonner l'idée d'empire, pensant que son empire a toujours été tolérant, une addition de nations plus qu'un joug imposé. Aujourd'hui la Russie reste une sorte d'empire, avec des «sujets de la

---

<sup>10</sup> Posev, 2015, N°3.

<sup>11</sup> L'expression est de l'historien allemand Reinhart Koselleck.

Fédération» nombreux (une centaine) jouissant d'autonomie. Le lien étant essentiellement l'attachement à la personne du Président.

L'historien russe et ukrainien Nikolai Kostomarov avait sans doute raison dans son article de 1861 sur «Deux nationalités russes», l'ukrainienne et la grand-russienne, de dessiner la première comme portée à l'anarchie avec la République des Cosaques, la Sitch, et Novgorod, avec son parlement dit Vietché (qu'il englobait un peu abusivement dans cette «nationalité»), et la seconde portée à toujours se réfugier dans une autorité forte.

Les débats actuels de l'opposition roulent sur la nature du changement qui s'effectue actuellement en Russie: avènement d'un nouvel autoritarisme, prémices d'un pouvoir encore plus fort? Ou, pour le dire plus précautionneusement, «la fin d'une libéralisation asystémique et le début d'une archaïsation systémique», comme s'exprimait le 29 juin 2015 Ekaterina Guenieva (1946-2015), l'étonnante directrice de la Bibliothèque des Langues étrangères de Moscou, une angliciste, spécialiste de Joyce, qui a joué depuis la perestroïka un rôle majeur dans la libéralisation des esprits. (Je me rappelle les soirées du père Men' dans la grande salle de la Bibliothèque peu avant son assassinat: un public ardent suspendu aux révélations du prêtre). Dans un débat avec Alexandre Arkhangelski<sup>12</sup> elle évoquait la tendance actuelle à «fermer le pays», en lui confiant une «troisième» ou une « quatrième » voie. Une voie séparée, de toute façon, et: «L'essentiel, c'est de chercher et de trouver l'ennemi.» Ekaterina Guenieva est morte du cancer quelques jours plus tard, en juillet 2015. Elle disait aussi: «Nous avons subi d'énormes traumatismes, et fait semblant de ne pas ressentir de traumatismes. Le traumatisme de l'empire est bien réel, nous l'avons ignoré, Il ressort aujourd'hui.» L'actuel président de la Tchétchénie Ramzan Kadyrov, dénonce violemment la «cinquième colonne», et semble à beaucoup d'observateurs vouloir

---

<sup>12</sup> Historien, journaliste, romancier, Alexandre Arkhangelski est surtout connu par ses émissions sur la chaîne «Kultura», sous le nom générique «Et cependant». Il y fait discuter des partisans aux opinions opposées sur des sujets d'histoire, de culture, ou de société. Beaucoup considèrent que c'est le dernier refuge du pluralisme sur l'écran de télévision actuel en Russie, mis à part la chaîne assez confidentielle Dojd.

aujourd'hui contourner le pouvoir central et peut-être même le bousculer sous le couvert d'actes d'allégeance à Vladimir Poutine stylistiquement très fleuris.

La littérature russe, qui a si longtemps joué un rôle «citoyen» (le poète Nekrassov disait «Poète tu peux ne pas être, mais citoyen tu le dois!») semble aujourd'hui y avoir renoncé; bien entendu l'époque soviétique fut la période de son asservissement, pas complet, mais presque. On a maintenant des documents sur le suicide de Fadéev, que le Parti avait placé à la tête de l'Union des écrivains, sur le martyr de Meyerhold ou de Mandelstam. Il y eut des «résistants», comme Pasternak, proclamé plus grand poète soviétique par Boukharine au premier congrès de l'Union des écrivains en 1933, et qui ne fut pas entraîné dans la chute de son protecteur, contre toute logique stalinienne. Toute une histoire de cette soumission est d'ailleurs en train d'être écrite par des chercheurs, le meilleur exemple en étant l'imposant ouvrage de Piotr Droujinine, un chercheur de Saint-Petersbourg, *Idéologie et Philologie*, qui montre que le jdanovisme répressif fut lancé bien avant Jdanov, dès le milieu de la guerre, et que ce «second souffle» du stalinisme fut donc conçu avant la Victoire de 1945. L'ouvrage de Droujinine a reçu le Prix Etkind en 2013. Bien d'autres études paraissent comme celle de Natalia Gromova sur «La déchéance, destin d'un critique soviétique dans les années 1940-1950». Il s'agit d'Anatole Tarasenkov, qui était connu pour sa collection exhaustive de toutes les publications poétiques du XX<sup>ème</sup> siècle en Russie et en émigration, mais cet amateur éclairé se cachait derrière un partocrate de la littérature. Cette chronique saisissante de la littérature pendant les années de lutte jdanoviennes nous montre Tarasenkov renier Pasternak, qui était son idole.

Quant à la littérature d'aujourd'hui, dont nous avons parlé en évoquant des réactions à la nobélisation de Svetlana Alexiévitich, elle reste étonnamment vivace, mais son magistère citoyen semble comme détaché d'elle. Certes Mikhaïl Chichkine, dont les romans sont publiés à Moscou, les pièces mises en scène, l'œuvre est abondamment commentée est passé à présent de l'émigration d'éloignement à l'émigration

proclamée. Il refuse de participer aux délégations d'écrivains de la Fédération de Russie. Et il a propagé un petit texte très combatif, et très émouvant: «Nous avons perdu ou gagné la guerre?» C'est un texte sur son père. Engagé volontaire en 1932 il devint sous-marinier, et le fils en tirait une fierté particulière devant ses camarades d'école. Puis il comprit que les hauts faits de son père avaient consisté à torpiller des bateaux de réfugiés qui quittaient les pays baltes pour l'Allemagne. «Mon père avait été décoré pour cela; Il y a longtemps que je n'en suis plus vraiment fier. Mais je ne le condamne pas non plus, c'était la guerre.» Le père était fils d'un ennemi du peuple et ne pouvait pas être fier de son père, le petit-fils n'est pas fier de son père, qui en recevant l'aide alimentaire venue d'Allemagne et réservée aux vétérans criait «Mais qui donc a été le vainqueur?», puis sombra dans l'alcool.

En guise de conclusion je voudrais revenir à la littérature russe. Et au magnifique roman *Zouleïkha ouvre les yeux* de l'auteure tatarre Guzel Yakhina. Sur quoi Zouleïkha ouvre-t-elle les yeux? *le roman* recrée un monde, où la culture populaire tatarre joue un rôle à la fois protecteur et cruel pour l'héroïne. La première partie est d'une brutalité poétique intense: on est à la veille de l'écroulement du monde paysan, ici le monde tatarre: Zouleïkha, mariée à un homme plus âgé, vit une vie de soumission, soumission à une cruauté traditionnelle, son mari, sa belle-mère. Monde compact, rigide, peuplé d'esprits, de superstitions, fissuré par la peur: les bolcheviks sont proches, font des razzias (la «prodrazvertka»). «La horde rouge» arrive enfin, menée par un jeune enthousiaste russe de Kazan, Ivan, qui tue le mari pour avoir caché du grain au cimetière où sont enterrées leurs quatre fillettes. Zouleïkha est entraînée dans la déportation d'un immense peuple paysan, d'une Russie martyrisée, déportée, appelée à devenir la chantier d'un «monde nouveau» et d'un immense goulag. La déportation dans des wagons à bestiaux prend plus de temps qu'autrefois à pied pour les bagnards. Le convoi est commandé par Ivan Ignatov, le meurtrier du mari de Zouleïkha. Lui aussi est en somme «déporté»: son supérieur à la Tcheka, pressentant sa prochaine arrestation, l'a sauvé en le chassant: «Pars, prends ce convoi!» Au cours d'une

longue maturation Ivan, dur mais juste, va, avec «ses» déportés survivants se retrouver à quatre cents kilomètres de la dernière ville sur l'Angara. Et cette longue maturation accompagne en filigrane l'odyssée de la frêle jeune femme qui va accoucher dès l'arrivée du petit groupe en pleine taïga. L'enfant est de son mari, qui l'avait prise de force le dernier soir. Yusef, grandi dans ce désert sibérien de la mort toujours présente, est initié au dessin par un bagnard. Contrairement à toute la littérature du Goulag antérieure le roman met en relief une stupéfiante solidité de l'être humain. Le monde des esprits qui peuplent l'âme superstitieuse de Zouleïkha reste à l'œuvre, bien qu'elle finisse par croire qu'Allah est trop loin, que le Tout Voyant n'arrive pas jusqu'à la colonie pénitentiaire de Semrouk, arche de Noé sibérienne, gouvernée et sauvée par Ivan. Pour finir s'esquisse l'amour entre Ivan et Zouleïkha, le meurtrier et la veuve, et cet amour va les sauver sans doute. ON songe au poème de Baudelaire sur l'Heautontimouroumos: «Je suis la plaie et le couteau.» Le final semble suggérer que cette Russie stalinienne, née dans l'incroyable *hachoir humain*, comme disait le poète Brodsky, détient en définitive un viatique pour la survie. Ivan Ignatov, limogé pour avoir été trop «libéral» avec ses détenus, après seize années passées ensemble, est autorisé à rester dans la colonie pénitentiaire qu'il a créée *ex nihilo*. Il sauve Youssef en lui forgeant un faux passeport, qui lui donne son nom à lui, le meurtrier de son vrai père. «Des hommes, des hommes, des centaines d'hommes repassaient devant Ignatov. C'est lui qui les avait accueillis ici, à l'extrémité de la terre. Qui les avait de force poussés dans la taïga, les avait épuisés par un labeur impitoyable, d'une main de fer les avait contraints à l'exécution du plan, épouvantés, punis. Avait construit pour eux des maisons, les avait nourris, avait extorqué aux autorités rations et médicaments, les avait protégés. Les avait tenus la tête hors de l'eau. Et eux l'avait tenu hors de l'eau.» Ainsi ce roman magnifique semble apporter une sorte de catharsis à l'incroyable aventure stalinienne, où le pays s'est détruit, construit, a survécu.

Dès mars 1953, peu après la mort du tyran pleuré par des millions d'hommes, le poète Naoum Korjavine, en relégation, écrivait, s'adressant au peuple russe:

Peut-être un jour, au travers de ton enfer,  
Sur tes chemins de sang, tu comprendras  
Que croire aveuglément jamais il ne faut,  
Et que le vrai peut au mensonge te mener.

Les yeux de Zouleikha, la petite Tatare apeurée, regardant son fils partir clandestinement sur l'immense Angara, ont-ils aperçu ce qu'appelait de ses vœux Naoum Korjavine? Apercevant de l'humain dans l'inhumain, une fois de plus la littérature russe sauvera-t-elle quelque chose l'essentiel?